

Le Petit Chaperon rouge **Clés de lecture du conte**

- 1. Paul Delarue**
- 2. Bruno Bettelheim**
- 3. Erich Fromm**
- 4. Yvonne Verdier**

1. Paul Delarue

Folkloriste français, Paul Delarue (1889-1956) commente dans Le Catalogue raisonné du conte populaire français (Maisonneuve et Larose, 1951) différentes versions françaises de contes folkloriques.

Dans la version Perrault, le loup, après s'être informé de l'endroit où se rend la fillette, lui dit qu'il ira "*par ce chemin icy*" et elle "*par ce chemin-là*"; dans les versions populaires, l'entretien est tout autre. Le loup lui demande : "*Quel chemin prends-tu ? Celui des épingles ou celui des aiguilles ?*" La petite prend un chemin et le loup prend l'autre. Il y a quelques variantes dans la désignation des chemins : on trouve aussi le chemin des pierrettes et le chemin des épinettes en langue d'oc, le chemin des ronces et celui des pierres en Tyrol. Mais cette question du loup sur le choix des chemins est si générale que des conteurs populaires de la zone d'extension du conte l'ont réintroduite dans des versions qui doivent tout le reste à Perrault. Ces absurdes chemins qui surprennent l'adulte et ont intrigué les chercheurs, ravissent au contraire les enfants qui trouvent toute naturelle leur existence au pays de féerie. Le motif cruel et primitif de la chair et du sang mis de côté, que la petite fille est invitée à consommer, se retrouve dans toutes les versions populaires, avec des variantes de détail. Par exemple les dents de la grand-mère qui restent attachées aux mâchoires et provoquent les questions de la fillette, sont présentées par le loup comme des grains de riz dans le Tyrol, comme des haricots dans les Abruzzes.

Le dramatique dialogue et le tragique dénouement de la version de Perrault terminent aussi le plus grand nombre de versions populaires.

Extrait de *Le Catalogue raisonné du conte populaire français*. Maisonneuve et Larose, 1951.

2. Bruno Bettelheim

Psychiatre et psychanalyste américain, Bruno Bettelheim (1903-1990) a été directeur de l'École orthogénique pour enfants perturbés de Chicago de 1947 à 1973. Dans Psychanalyse des Contes de fées (Robert Laffont, 1976), il applique au Petit Chaperon rouge la théorie œdipienne.

Le *Petit Chaperon rouge* de Perrault perd beaucoup de son charme parce qu'il est trop évident que le loup du conte n'est pas un animal carnassier, mais une métaphore qui ne laisse pas grand-chose à l'imagination de l'auditeur. Cet excès de simplification, joint à une moralité exprimée sans ambages, fait de cette histoire, qui aurait pu être un véritable conte de fées, un conte de mise en garde qui énonce absolument tout. L'imagination de l'auditeur ne peut donc pas s'employer à lui trouver un sens personnel. Prisonnier d'une interprétation rationnelle du dessein de l'histoire, Perrault s'évertue à s'exprimer de la façon la plus explicite. Par exemple, quand le petit Chaperon rouge se déshabille et rejoint le loup dans le lit, et que le loup lui dit que ses grands bras sont faits pour mieux l'embrasser, rien n'est laissé à l'imagination. Comme la fillette, en réponse à cette tentative de séduction directe et évidente, n'esquisse pas le moindre mouvement de fuite ou de résistance, on peut croire qu'elle est idiote ou qu'elle désire être séduite. Dans les deux cas, elle n'est certainement pas un personnage auquel on aurait envie de

s'identifier. De tels détails, au lieu de présenter l'héroïne telle qu'elle est (une petite fille naïve, séduisante, qui est incitée à négliger les avertissements de sa mère et qui s'amuse innocemment, en toute bonne foi), lui donnent toute l'apparence d'une femme déçue. On supprime toute la valeur du conte de fées si on précise à l'enfant le sens qu'il doit avoir pour lui. Perrault fait pire que cela : il assène ses arguments. Le bon conte de fées a plusieurs niveaux de signification. Seul l'enfant peut découvrir la signification qui peut lui apporter quelque chose sur le moment. Plus tard, en grandissant, il découvre d'autres aspects des contes qu'il connaît bien et en tire la conviction que sa faculté de comprendre a mûri, puisque les mêmes contes prennent plus de sens pour lui. Cela ne peut se produire que si on n'a pas dit à l'enfant, de façon didactique, ce que l'histoire est censée signifier. En découvrant lui-même le sens caché des contes, l'enfant crée quelque chose, au lieu de subir une influence.

Extrait de *Psychanalyse des Contes de fées*, Robert Laffont, 1976.

3. Erich Fromm

Psychanalyste américain d'origine allemande, Erich Fromm (1900-1980) prône une adaptation de la psychanalyse à la dynamique sociale à partir d'une lecture humaniste de Marx. Le conte du Petit Chaperon rouge illustre très bien le point de vue freudien et jette en même temps une claire lumière sur le thème du conflit des principes masculin et féminin que nous trouvons dans la trilogie oedipienne et dans le mythe de la Création.

Jusqu'ici, le conte semble receler un thème unique, simple, moralisant : le danger de la tentation sexuelle. Mais il faut aller plus loin. Quel est le rôle de l'homme et comment le sexe est-il représenté ?

Le mâle est décrit comme l'animal cruel et rusé, l'acte sexuel est représenté comme l'acte cannibalesque par lequel le mâle dévore la femelle. Mais tel n'est point le point de vue de la femme qui aime l'homme et jouit du sexe. Ne serait-ce point là l'expression de l'antagonisme foncier qui oppose l'homme et l'essence même de la sexualité ? D'ailleurs la haine et le préjugé de la femme contre l'homme sont plus clairement soulignés encore à la fin de l'histoire. Ici, comme dans le mythe babylonien, il nous faut nous souvenir que la supériorité de la femme consiste en sa capacité de porter des enfants. Comment, dès lors, le loup se rend-il ridicule ? En montrant qu'il a essayé de jouer le rôle d'une femme féconde, qui, en elle, possède des germes de vie. Le petit Chaperon rouge emplit de pierres le ventre de l'animal – de pierres, symbole de la stérilité – le loup s'effondre et meurt. Selon la loi primitive du talion, son acte est puni, et puni selon son crime : il est tué par les pierres, symbole de la stérilité, qui raillent son usurpation du caractère de fécondité de la femme.

Ce conte, dont les trois protagonistes incarnent trois générations, dans la lignée féminine – le chasseur, à la fin, est la figure conventionnelle du père, qui n'a pas de poids réel – fait jaillir en pleine lumière le conflit des deux sexes : c'est l'histoire du triomphe de la femme haïssant l'homme, trouvant son accomplissement dans sa victoire, qui, tout à l'inverse du mythe d'Oedipe, fait sortir l'homme victorieux de la bataille.

Extrait de *Le Langage oublié*. Payot, 1951.

4. Yvonne Verdier

Ethnologue et sociologue française, Yvonne Verdier publie en 1979 Façons de dire, façons de faire, reconnu aussitôt comme un grand livre d'ethnographie villageoise, monographie de Minot, un village de Bourgogne où elle recueille la "parole vive des bonnes femmes". Elle donne ensuite quelques articles sur le conte populaire en général et en particulier sur Le Petit Chaperon rouge, en s'efforçant de penser ensemble littérature orale et institutions et de décrypter toutes les "façons de faire, façons de dire" qui en éclairent jusqu'au plus énigmatique détail. Elle disparaît à la fin de l'été 1989 en laissant un manuscrit inachevé consacré à Thomas Hardy.

Yvonne Verdier observe dans les différentes versions traditionnelles du Petit Chaperon rouge le destin féminin, la puberté, la maternité et la ménopause.

Si le code culinaire du cochon nous donne bien l'indication du caractère sacrificiel du repas, comme si la grand-mère était sacrifiée par le loup pour l'enfant, les parties du corps que la petite fille absorbe, le sang et les mamelles, qui ne sont autres que les organes de la procréation féminine, précisent le sens de ce sacrifice. Après le motif "pubertaire" des épingles, cette phase de l'histoire concernerait donc l'acquisition par la petite fille du pouvoir de procréer. Aussi le motif du repas macabre du *Petit Chaperon rouge* peut-il se comprendre par rapport au destin féminin qui se joue en trois temps puberté, maternité, ménopause ; trois temps qui correspondent à trois classes généalogiques : jeune fille, mère, grand-mère. Le cycle de la reproduction se trouve en effet, du point de vue de la société, bouclé quand, du fait qu'une femme devient mère, sa mère devient grand-mère : le jeu se joue donc à trois. La petite fille élimine déjà un peu sa mère le jour de sa puberté, encore un peu plus le jour où elle connaît l'acte sexuel, et définitivement plus si celui-ci est procréatif, en d'autres mots, au fur et à mesure que ses fonctions génésiques s'affirment. Mais c'est aussi une image vampirique qui nous est proposée quand le sang afflue chez la fille – condition première de son destin génésique – il doit quitter la mère qui va se trouver dépossédée de son pouvoir de faire des enfants comme dans un jeu de vases communicants. Et le conte dit plus que la fille conquiert ce pouvoir sur sa mère, elle le lui prend, elle l'absorbe au sens propre. Nous parlons donc maintenant en termes de mère et fille ; dans le conte, en effet, c'est très souvent, la mère qui joue le rôle de la grand-mère et qui est mangée. Mais on trouve également souvent la tante ou la marraine, cette dernière nous indiquant la dimension sociale et symbolique qu'il faut donner au conte. Car la marraine, qui dans la société paysanne est précisément la grand-mère ou la tante, est celle qui veille sur le devenir de la fille, qui lui donne sa trousse à couture à quatorze ans ou la reçoit chez elle pour son apprentissage de couture, qui lui donne pots et casseroles le jour de ses noces. Figure sociale de la mère biologique, elle est chargée de transmettre les biens féminins. Ce que nous dit donc le conte, c'est la nécessité des transformations biologiques féminines qui aboutissent à la supplantation des vieilles par les jeunes, mais de leur vivant les mères seront remplacées par leur fille, la boucle sera bouclée avec l'arrivée des enfants de mes enfants. Moralité les mères-grands seront mangées.

Extrait de l'article "Grands-mères, si vous saviez... : *Le Petit Chaperon rouge* dans la tradition orale"
publié dans *Les Cahiers de la Littérature orale*, IV (1978)

4. Elena GIANINI BELOTTI, *Du côté des petites filles*, Éditions « Des Femmes », 1971

Si l'on compare les images féminines de la littérature enfantine contemporaine avec celles des légendes traditionnelles, on s'aperçoit que bien peu de choses ont changé. Les vieilles légendes nous offrent des femmes douces, passives, muettes, seulement préoccupées par leur beauté, vraiment incapables et bonnes à rien. En revanche, les figures masculines sont actives, fortes, courageuses, loyales et intelligentes. Aujourd'hui, on ne raconte presque plus de légendes aux enfants, elles sont remplacées par la télévision et les histoires inventées à leur intention, mais certaines parmi les plus connues ont survécu et sont connues de tout le monde.

Le Petit Chaperon rouge est l'histoire d'une fillette à la limite de la débilité mentale, qui est envoyée par sa mère irresponsable à travers les bois profonds infestés de loups pour apporter à sa grand-mère malade de petits paniers bourrés de galettes. Avec de telles déterminations, sa fin ne surprend guère. Mais tant d'étourderies, qu'on n'aurait jamais pu attribuer à un garçon, repose entièrement sur la certitude qu'il y a toujours à l'endroit et aux moments voulus un chasseur courageux et efficace prêt à sauver du loup la grand-mère et la petite fille.

Blanche-neige est une autre oie blanche qui accepte la première pomme venue, alors qu'on l'avait sévèrement mise en garde de ne se fier à personne. Lorsque les sept nains acceptent de lui donner l'hospitalité, les rôles se mettent en place : eux iront travailler,

et elle tiendra pour eux la maison, reprendra, balayera, cuisinera en attendant leur retour. Elle aussi vit comme une autruche, la tête dans le sable, la seule qualité qu'on lui reconnaisse est la beauté, mais puisque ce caractère est un don de la nature, et non un effet de la volonté individuelle, il ne lui fait pas tellement honneur. Elle réussit toujours à se mettre dans des situations impossibles, et pour s'en tirer, comme toujours, il faut l'intervention d'un homme, le Prince Charmant qui l'épousera fatalement.

Cendrillon est le prototype des vertus domestiques, de l'humilité, de la patience, de la servilité, du « sous-développement de la conscience », elle n'est pas très différente des types féminins décrits dans les livres de lecture aujourd'hui en usage dans les classes primaires et dans la littérature enfantine en général...